

E
923
N



1080097315

DC203
C66
V. 2



18338

MÉMOIRES
DE CONSTANT.

CHAPITRE PREMIER.

JOURNAL

DU VOYAGE A MAYENCE.

SECONDE PARTIE.

Le duc et la duchesse de Bavière; — leurs enfans. — Le prince Pie. — Le petit corps et les grands cordons. — La princesse Elisabeth (depuis, princesse de Neufchatel et de Wagram). — L'empereur blessé de l'entendre causer à table. — Bonté et politesse du prince Eugène. — Départ d'Aix-la-Chapelle et arrivée à Cologne. — Les cloches, les églises et les couvens. — Erreurs communes au sujet de

II.

I.

l'empereur, relevées par l'auteur. — Travail et sommeil de l'empereur. — Usage du café. — Les grands hommes vus de près. — L'empereur à la toilette de l'impératrice. — L'écrin bouleversé par l'empereur. — Désespoir de la première femme de chambre. — Les mystères de la toilette. — Les femmes de chambre métamorphosées en dames d'annonce. — L'empereur très-occupé de la toilette des dames de sa cour. — L'écrivoire vidée par l'empereur sur une robe de l'impératrice. — Cinq toilettes par jour. — Antipathie de l'empereur pour les femmes d'esprit. — Les femmes considérées par lui comme faisant partie de son ameublement. — Un mot de Joséphine, au sujet de l'influence des femmes sur l'empereur. — L'empereur et la reine de Prusse. — Les souverains ont tort de se dire mutuellement des injures. — Départ de Cologne, et séjour à Bonn. — La maison et les jardins de monsieur de Belderbuch. — Méditation nocturne au bord du Rhin. — Les chants des pèlerins allemands. — M. de Chaban, préfet de Coblenz. — Simplicité d'un sage administrateur, et luxe de Napoléon. — L'auteur s'avoue coupable d'une escobarderie. — L'empereur incommodé pendant la nuit. — Erreur de l'auteur relevée par Constant. — Les généraux Cafarelli, Rapp et Lauriston. — Erreur de l'auteur au sujet de M. de Caulaincourt, relevée par l'éditeur. — Voyage sur le Rhin. — Sites pittoresques. — La tour de la souris. — Orage et tempête sur le Rhin. — Arrivée à Bingen. — Retard. — Double entrée à Mayence. — Mécontentement attribué à Napoléon. — Tête-à-tête orageux. — Le petit salut. — Larmes de l'impératrice. — Les héros et leurs valets de chambre. — Présentation des princes de Bade. — Querelle d'intérieur, à propos du prince Eugène. — Fermeté de l'impératrice. — *Je n'ai pas pleuré pour être princesse.* — L'empereur esclave

de l'étiquette, malgré son affection pour le prince Eugène. — Taquinerie du grand chambellan. — Manceuvre adroite de Joséphine. — Le prince Eugène est présenté. — L'empereur ne se souvenant plus de sa colère. — M. de Caulaincourt et les princes de Bade. — Nouvelle erreur sur M. de Caulaincourt. — Ignorance des usages de la cour, attribuée par l'auteur à M. le grand écuyer. — Note de l'éditeur sur ce passage. — Cambacérés, grand métaphysicien. — Sortie de l'empereur contre Kant. — Prédilection de Cambacérés pour ce philosophe. — La profondeur traitée d'obscurité par les esprits inattentifs. — La princesse et le prince héréditaire de Hesse-Darmstadt et sa femme la princesse Wilhelmine de Bade. — Curiosité de Joséphine. — Portrait de la princesse Wilhelmine. — Petit triomphe de Joséphine. — Le yacht du prince de Nassau-Weilbourg. — Déjeuner dans une île du Rhin. — Ravages de la guerre. — L'empereur exauce le vœu d'une pauvre femme. — Sévérité excessive d'un jugement de l'auteur. — Promenade dans l'île. — Trait de bienfaisance de Joséphine. — L'empereur parlant beaucoup et ne causant jamais. — Définition du bonheur, donnée par l'empereur. — L'auteur applique à cette définition la méthode de l'archi-chancelier. — Résultat de cette analyse. — Les schalls prêtés et non rendus. — Excursion de l'auteur et de madame de Larochevoucault à Francfort. — Les marchandises anglaises. — Joséphine encourageant la fraude. — La mère éventée. — L'empereur ne se fâche pas. — Le grand bal de Mayence. — Exigence de l'empereur. — Joséphine obligée d'aller au bal, quoique souffrante. — Les princesses de Nassau. — Humiliation de l'auteur, en voyant que l'empereur ignore les usages des cours. — Déjeuner chez le prince de Nassau. — Dureté de l'empereur à l'égard de madame

Lorges. — Le goût allemand et le goût français. — L'empereur de la Chine et l'empereur Napoléon. — Regard lancé à l'auteur par l'empereur. — Hardiesse de l'auteur. — Les petits hibous. — Départ de Mayence. — Monotonie des harangues. — La harangue du renard.

Aix-la-Chapelle, le 28 août.

LE duc et la duchesse Léopold de Bavière, le prince Pie leur fils, et la princesse Elisabeth leur fille *, sont arrivés ici pour faire leur cour; ils viennent de prendre possession de Dusseldorf, qui leur est échu en indemnité. La duchesse a dû être une fort belle femme; elle a une belle taille et l'air très-noble. Le prince Pie son fils est justement à cet âge si désavantageux qui tient le milieu entre l'enfance et la jeunesse. L'empereur a beaucoup ri de ses petites jambes, qui ont peine à porter son petit corps surchargé d'ordres et de grands cordons. Cela fait une drôle de petite caricature. La

* Depuis, princesse de Neufchatel et de Wagram.

princesse Elisabeth n'est pas jolie, mais je crois que si elle était mieux habillée elle serait bien faite. Elle est très-polie, très-parlante, chose qui scandalise fort Napoléon. A dîner, elle était placée entre lui et Eugène Beauharnais : habituée à la petite cour de son père, à celle de l'électeur de Bavière, il est assez simple qu'elle ne soit point intimidée en parlant à Bonaparte. Il trouve fort extraordinaire qu'elle n'attende pas qu'on l'interroge, ainsi que le font toutes les personnes dont il est entouré. Aussi, j'ai remarqué à table qu'il s'en est très-peu occupé, comme s'il eût voulu la punir de n'avoir pas peur de lui; mais Eugène, dont les manières sont si bonnes, qui était placé de l'autre côté de la princesse, a été ce qu'il est toujours, parfaitement poli.

Cologne, le 31 août.

Nous avons quitté Aix-la-Chapelle, et nous sommes arrivées avant-hier à Cologne, ville qui me paraît assez triste. En arrivant, on m'a fait remarquer qu'on y compte trois cent soixante-cinq cloches,

ce qui indique quelle quantité énorme d'églises et de couvens on y trouvait avant que les Français en eussent pris possession. J'espère que nous n'y passerons que peu de jours. Une chose que j'ai remarquée déjà à Aix-la-Chapelle, mais plus particulièrement ici, c'est l'erreur où chacun est sur le compte de Napoléon. Le vulgaire est persuadé qu'il ne dort presque jamais, et qu'il travaille sans cesse; mais je vois que, s'il se lève de bonne heure pour faire manœuvrer des régimens, il a grand soin de se coucher beaucoup plus tôt le soir: hier, par exemple, il était monté à cheval à cinq heures du matin; le soir il s'est retiré avant neuf dans son appartement; et Joséphine nous a dit que c'était pour se coucher. On prétendait aussi qu'il faisait un usage immodéré de café, pour éloigner le sommeil; il en prend une tasse après son déjeuner et autant à dîner. Mais le public est ainsi: si un homme, placé dans des circonstances heureuses, opère de grandes choses, nous mettons tout sur le compte de son génie. Nous ne voulons rien devoir à la puissance du hasard; cet aveu répugne à l'amour-propre humain. Notre imagination crée un fan-

tôme; elle l'entoure d'une brillante auréole*: mais sommes-nous admis à le voir de près, tout ce prestige, dont nous l'avions paré dans l'éloignement, s'évanouit; nous retrouvons l'homme avec toutes ses faiblesses, toutes ses petitesesses, et nous nous indignons du culte que nous lui avons rendu.

Cologne, le 1^{er} septembre.

Ce matin, je causais avec Joséphine, pendant qu'on la coiffait. L'empereur est arrivé, il a cultuté tout l'écrin pour lui faire essayer plusieurs parures. Madame Saint-Hilaire, première femme de chambre, chargée du soin des bijoux, était bonne à voir dans cet instant où Bonaparte mettait en désordre les objets confiés à ses soins. Elle était autrefois femme de chambre de ma-

* Je ne vois pas que l'empereur doive perdre sa brillante auréole, pour s'être couché quelquefois de bonne heure, et avoir fait un usage modéré de café.

(Note de Constant.)

dame Adélaïde, et elle voudrait établir, dans le département de la toilette, l'étiquette à laquelle elle était habituée à l'ancienne cour; mais cela n'est pas facile. On avait nommé un assez grand nombre de femmes de chambre qui devaient faire leur service par quartier de trois mois. Joséphine, qui arrive à cet âge où l'on a besoin de tout l'art, de tous les mystères de la toilette, était fort ennuyée d'avoir toutes ces spectatrices; elle a prié qu'on lui laissât seulement ses anciennes femmes de chambre; et, à la réserve de madame Saint-Hilaire, on a fait des dames d'annonce de toutes les femmes de chambre qu'on venait de nommer. Ces dames n'ont pas d'autres fonctions que celle d'annoncer l'empereur, lorsqu'il vient chez l'impératrice; elles sont, par conséquent, dans l'intérieur des petits appartemens.

Cette manie de se mêler de la toilette des femmes est bien extraordinaire dans un homme chargé (je dirais presque) des destinées du monde. Cela est si connu qu'Herbaut, valet de chambre de Joséphine, m'a observé, la première fois qu'il

m'a coiffée, que je plaçais mon diadème de côté, et que l'empereur voulait qu'on le plaçât absolument droit. J'ai ri de son observation, et l'ai assuré que je me coiffe pour moi, et en ne consultant que mon goût. Il en a été fort étonné, et m'a assuré que toutes ces dames ont soin de se conformer à celui de Napoléon. Il s'occupe tellement de ces détails, qu'un jour de grande cérémonie, Joséphine ayant paru avec une robe rose et argent qu'il n'aimait pas, il jeta violemment son écritoire sur elle, pour la forcer à changer de robe. Ici, nous ne faisons pas autre chose : le matin, à dix heures, on s'habille pour déjeuner; à midi, on fait une autre toilette, pour assister à des représentations; souvent, ces représentations se renouvellent à différentes heures, et la toilette doit toujours être en rapport avec l'espèce de personnes présentées: en sorte qu'il nous est arrivé quelquefois de changer de toilette trois fois dans la matinée, une quatrième pour le diner, et une cinquième pour un bal. Cette occupation continuelle est tout-à-fait un supplice pour moi.

Cologne, le 2 septembre.

L'empereur a une antipathie bien prononcée pour ce qu'on appelle les femmes d'esprit; il borne notre destination à orner un salon. En sorte que je crois qu'il ne fait pas une grande différence entre un beau vase de fleurs et une jolie femme. Quand il s'occupe de leur toilette, c'est par suite du luxe qu'il veut établir dans tous ses meubles; il blâme ou approuve une robe, comme il ferait de l'étoffe d'un fauteuil; une femme à sa cour n'est qu'un meuble de représentation de plus dans son salon. Joséphine dit assez plaisamment qu'il y a bien cinq ou six jours dans l'année où les femmes peuvent avoir quelque influence sur lui, mais qu'à l'exception de ce petit nombre de jours elles ne sont rien (ou presque rien) pour lui. Ce soir, la conversation est tombée sur la reine de Prusse; il ne peut pas la souffrir, et ne s'en cache pas. Les souverains sont tout-à-fait comme les amans: sont-ils brouillés, ils disent un mal horrible les uns des

autres. Ils devraient se rappeler, lorsqu'ils sont en guerre, qu'ils finiront par faire la paix, et que dans ce cas, s'ils se rendent mutuellement les forteresses qu'ils se sont prises, ils ne pourront effacer les injures qu'ils se seront dites. Je crois que cette méthode, si à la mode aujourd'hui, de remplir les journaux d'invectives réciproques, tient beaucoup au caractère de Napoléon, et à la nouveauté de sa dynastie; car, en lisant l'histoire, je trouve qu'il y avait autrefois entre les princes qui se faisaient la guerre, un ton de modération qui n'existe plus aujourd'hui.

Bonn, le 5 septembre.

Nous avons quitté Cologne ce matin. Depuis long-temps, je n'avais passé une soirée aussi agréablement qu'aujourd'hui. L'impératrice a été reçue chez M. de Belderbuch, qui a une maison charmante; le jardin, qui était illuminé, s'étend jusqu'au bord du Rhin, très-large en cet endroit. On avait placé des musiciens dans un bateau sur

le fleuve. Pendant le feu d'artifice qu'on a tiré après souper, je me suis glissée seule dans le fond du jardin, jusqu'au bord du Rhin. J'avais besoin d'échapper quelques instans à cette contrainte qui pèse sur moi si péniblement. L'air était pur et calme; peu à peu on a quitté le jardin. Une musique douce, harmonieuse, se faisait seule entendre; mais bientôt elle a cessé, le plus profond silence n'était interrompu que par le bruit des vagues qui venaient se briser sur les pierres près desquelles j'étais appuyée. La lune, qui se reflétait sur le fleuve, est venue remplacer les lampions qui s'éteignaient dans le jardin, et répandre l'harmonie de sa douce lueur sur le beau tableau que j'avais sous les yeux. Absorbée dans un recueillement profond, je ne m'apercevais pas que les heures s'écoulaient, lorsque des chants religieux, qui se sont fait entendre dans un extrême éloignement, ont réveillé mon attention. Je ne puis bien exprimer leur effet sur moi dans cet instant; on eût pu prendre pour un concert d'esprits célestes ces chants que les vents apportaient de l'autre côté du Rhin jusqu'à moi. Mais le

plaisir que j'étais à écouter ces sons, en quelque sorte aériens, a été interrompu. Des personnes inquiètes de ma longue absence, qui me cherchaient dans le jardin, sont arrivées près de moi dans cet instant; elles m'ont appris qu'à cette époque de l'année il est très-commun, en Allemagne, de voir les habitans de plusieurs villages se réunir pour aller visiter quelques saints en réputation dans le pays; que ces pèlerins marchent souvent la nuit, pour éviter la chaleur, et quelquefois en chantant des hymnes avec cette harmonie presque naturelle aux Allemands. Ainsi ont été expliqués les chants religieux que je venais d'entendre.

Coblentz, le 8 septembre.

Nous sommes logées ici à la préfecture. La simplicité, je dirai presque la pauvreté des meubles, fait grand honneur au préfet, M. de Chaban. L'empereur s'est étonné de ce dénûment; le préfet a répondu : « Ce pays est si pauvre, il y a tant de

» malheureux, que je me serais reproché de de-
 » mander à la ville une augmentation d'impôts
 » pour payer des meubles de luxe. J'ai tout ce qui
 » est nécessaire. » Ce *nécessaire*, c'est quelques
 vieux fauteuils, un vieux lit et quelques tables. Cette
 simplicité est admirable. Il ne s'occupe que du
 soin de soulager les pauvres. On est heureux de
 rencontrer un être semblable qui joint beaucoup
 d'esprit à tant de vertus. L'empereur, toujours
 entouré d'un luxe asiatique, était tenté de se fâ-
 cher en arrivant, d'être logé ainsi; son âme sèche
 et aride ne peut apprécier tout ce que vaut M. de
 Chaban*; mais cependant il sait combien son ad-
 ministration paternelle est utile pour faire aimer
 les Français dans ce pays.

Coblentz, le 9 septembre.

Je crois que j'ai à me reprocher aujourd'hui un

* L'empereur était économe et prêchait sans cesse l'é-
 conomie.

(Note de Constant.)

peu de fausseté; car on ne transige pas avec sa
 conscience; elle ne prend pas le change sur les
 expressions. L'empereur a promis ce matin à Jo-
 séphine que, s'il ne rendait pas à mon mari les
 biens non vendus dont je désire la restitution, au
 moins il l'en dédommagerait par un emploi. Après
 dîner, dans le moment où l'on prenait le café,
 l'impératrice m'engageait à remercier Napoléon.
 Lorsqu'il s'est approché, en demandant ce qui nous
 occupait, « Elle me dit, a répondu Joséphine,
 » qu'elle n'ose pas vous remercier de ce que vous
 » m'avez promis ce matin pour elle.—Pourquoi
 » donc? a dit l'empereur. Est-ce que je vous fais
 » peur?—Mais, Sire, ai-je répondu, il n'est pas ex-
 » traordinaire que l'idée de ce que Votre Majesté a
 » fait se rattache à sa personne, et par conséquent
 » qu'elle impose. » Je disais la vérité: c'est la mort
 du duc d'Enghien, et celle de tant d'autres vic-
 times, qui, pour moi, se rattachent à sa personne,
 et me le montrent toujours empreint de leur sang.
 Et cependant (voyez la perversité!) je n'ai pas été
 fâchée qu'il ait pris le change sur ma réponse,
 dont il a fait un compliment qui l'a fait sourire.